

La Tigresse
Un documenteur

de Gianina Cărbunariu

Traduit du roumain (Roumanie)

par Alexandra Lazarescou

Année d'écriture de la pièce : 2012

Année de traduction de la pièce : 2014

Ce texte sera publié aux éditions Actes Sud-Papiers, en juin 2014.

PERSONNAGES

- Les documentaristes
- Le chauffeur de taxi
- Les deux sans-abri
- Le touriste français
- Le touriste japonais
- Le traducteur d'une télévision locale
- Le pigeon
- Le corbeau
- Le moineau
- L'acteur qui joue le retraité
- Le propriétaire de la voiture
- La voiture du propriétaire
- Le médecin urgentiste, une femme entre vingt-huit et trente-deux ans
- La directrice de la banque
- L'employé de la banque
- Trois animaux anonymes

La pièce peut être jouée par trois acteurs, au minimum.

Prologue

DOCUMENTARISTE 1.– Bonsoir ! Bienvenue à notre spectacle.

L'histoire que nous allons vous raconter est celle d'un tigre de Sibérie né dans une belle ville européenne de taille moyenne. Il y a deux ans, la tigresse Mihaela s'est échappée du zoo de notre ville et s'est promenée en toute liberté pendant environ cinq heures avant que les autorités n'aient été en mesure de la localiser.

DOCUMENTARISTE 2.– Nous avons tenté de comprendre les circonstances dans lesquelles cet évènement s'est produit, en essayant de retracer chaque pas du félin, et cela dès qu'il a quitté sa cage. Nous avons essentiellement utilisé les entretiens que nous avons nous-mêmes réalisés ; toutefois, nous avons également prélevé un matériau dans les archives de la télévision locale.

DOCUMENTARISTE 3.– Vous allez donc voir un spectacle documentaire, un spectacle construit à partir d'entretiens réalisés avec la plupart de ceux qui ont interagit avec Mihaela et qui ont accepté de partager leur expérience. Nous tenons à tous les remercier pour leur amabilité et nous leur assurons que nous avons tenté de rester aussi fidèles que possible à leurs témoignages.

Scène 1. Entretien avec le chauffeur de taxi

LE CHAUFFEUR DE TAXI.— Alors, comment ça s'est passé ? Je vais vous le dire moi, comment ça s'est passé. Il devait être 9 h 09, 9 h 10. 9 h 20 maximum. J'ai amené un groupe de touristes au zoo. Les touristes étaient à peine sortis de la voiture, que je me suis retrouvé avec... comment vous dire, je ne l'ai même pas vu monter sur la banquette arrière. Et une fois le client monté dans la voiture, on ne peut plus dire non. Quel que soit le client, c'est un client. Ben quoi, est-ce qu'on peut se permettre de regarder à quoi il ressemble par les temps qui courent ? Il suffit qu'il soit client. Qu'il ait de l'argent. J'ai supposé qu'il voulait que je le dépose dans le centre. « Je vous laisse près de la rue piétonne ? » J'ai supposé qu'il était d'accord. C'est vrai, c'est moi qui ai le plus parlé pendant le trajet. Je ne me rappelle plus... de choses et d'autres. Ah, si, je me rappelle. De la ville. Comme c'est beau chez nous. Surtout le centre. Entièrement rénové. Nous avons une très belle ville, très calme et les gens sont accueillants et travailleurs. Nous avons une ville... Comment vous dire... Comme devrait être toute ville européenne qui se respecte. C'est une pure merveille, elle fait notre fierté à tous. Bien sûr, il existe des coins moins... Moins agréables pour ainsi dire. Mais bon, ça va se régler, on ne peut pas non plus tout régler d'un seul coup. C'est des petits problèmes, rien d'important. C'est comme... Mais ce n'est pas la faute de la ville, ce sont des problèmes qui nous viennent, pour ainsi dire, de l'extérieur. Eh ben, oui. Du Sud. C'est du Sud que nous viennent tous les problèmes aujourd'hui. Eux, là, nous ont été amenés de là-bas, du Sud. Il y en a plein les rues. Ils viennent, ça leur plaît, et malheureusement ils restent. Ils sont bruyants, ils sont violents, il est impossible de s'entendre avec eux. Je les lui ai montrés dans la rue : « Regarde-les ». Regarde, ils sont là, en groupes, à traîner à côté des parcs, toute la sainte journée. Et la nuit, n'en parlons pas, on ne peut pas passer par là. Enfin si, on peut passer mais à ses risques et périls. Ils ont été amenés au moment du sommet, quand on a fait le ménage dans la capitale pour montrer que c'est une ville européenne, ils les ont parkés dans des voitures et ils les ont débarqués ici. Il paraît que cela coûterait trop cher de les tuer. Je ne sais pas, on peut quand même bien trouver une solution. Leur faire un enclos quelque part en dehors de la ville. Par exemple. Je ne crois pas qu'ils aient mordu quelqu'un, enfin, je ne connais pas, personnellement, quelqu'un qui ait été mordu par ce genre de molosses... Mais pour avoir mordu, c'est sûr qu'ils ont mordu. Voilà... c'est à peu près ce dont nous avons discuté. Il écoutait, il semblait intéressé, même s'il regardait tout le temps par la fenêtre. Comme un touriste. Il admirait. Moi, je pense qu'il a aimé ce qu'il a vu. Nous sommes arrivés près de la rue piétonne et je lui ai dit : « Je vous laisse ici. » Il a ouvert la portière et il s'apprêtait à partir. J'ai dit : « Hé, ho, c'est 15 euros la course, ce n'est pas gratuit, non mais ? » Il m'a regardé avec étonnement. J'ai dit « Bon, on peut s'arranger d'homme à homme, on va faire comme ça : tu nettoies mon pare-brise et mes rétroviseurs et on n'en parle plus. Gratuit ce n'est pas possible, dans cette ville, tout le monde travaille. » Il m'a essuyé le pare-brise, il m'a essuyé les rétroviseurs... et même les phares. Avec sa fourrure. Il était tout emmitouflé, il avait une grande fourrure très... Mignonne. Puis, il a rapidement pris la rue piétonne. Après quoi, je me suis

occupé de mes affaires, un autre groupe de touristes m'a sollicité. Il devait être 9 h 40 ? Par là. (*Un temps.*) J'espère avoir bien répondu à vos questions.

Scène 2. Entretien avec deux sans-abri au parc du centre ville

SANS-ABRI 1.— On va vous dire comment ça s'est passé. C'est moi qui l'ai vu le premier.

SANS-ABRI 2.— C'est moi qui l'ai vue avant toi.

SANS-ABRI 1.— C'est avec moi qu'il a parlé en premier.

SANS-ABRI 2.— Moi, je ne l'ai pas entendue dire un mot avant que je ne l'invite à boire avec nous. Elle a alors hoché la tête, pour dire « oui », elle avait envie de caresser la bouteille.

SANS-ABRI 1.— On ne l'a pas invité, il s'est auto-invité. Sachez que nous n'invitons pas n'importe qui à boire avec nous.

SANS-ABRI 2.— Ben quoi, elle, c'était quand même pas n'importe qui ?

SANS-ABRI 1.— Bah, c'était pas non plus la reine d'Angleterre. Excuse-moi. Au final, ce n'était rien d'autre qu'un... Une... Quoi qu'il en soit, moi, je me suis rendu compte tout de suite que ce n'était pas un « un », mais que c'était une « une ».

SANS-ABRI 2.— Toi tu ne te rends même pas compte si tu es toi-même un « un » ou si tu es une « une ». Tu lui as dit : « Hé fourrure, viens un peu par ici. »

SANS-ABRI 1.— Fourrure c'est du féminin. Une fourrure, deux fourrures. Le fait est que ce jour-là, moi, j'ai pu nous trouver de l'argent. Et j'avais justement pris une bouteille de gnôle.

SANS-ABRI 2.— Plus exactement de l'alcool à 90°.

SANS-ABRI 1.— On le coupe à l'eau.

SANS-ABRI 2.— Pour pouvoir le garder plus longtemps. Et pour ne pas devenir aveugles.

SANS-ABRI 1.— On vient ici dans le parc, on se pose sur un banc, un peu derrière les arbres, pour que personne ne nous dérange. On a deux bouteilles en plastique, une remplie avec de l'eau de la fontaine là-bas et une vide. On verse l'eau, comme ça, dans l'autre, on la remplit à moitié, puis on verse l'alcool à 90° jusqu'à ce qu'elle soit pleine, on mélange. Et on boit. Moi, je lui ai donné à boire de la mienne...

SANS-ABRI 2.— C'est moi qui lui ai donné le premier, parce que tu n'as pas voulu partager.

SANS-ABRI 1.— Hé oh, je t'ai pas déjà dit que ça n'avait pas d'importance qui a fait quoi le premier. Allez, on va raconter pour que ces gens puissent comprendre l'histoire. Eux, c'est l'histoire qui les intéresse, pas qui a fait quoi le premier. Non ? Donc je lui ai donné à boire, et je lui ai demandé : « Dis voir, vous venez d'où vous ? ». Alors elle fait...

SANS-ABRI 2.— « D'où je viens ? Je viens d'ici. » Putain de sa... Pardon. Je lui ai dit : « Non, sans blague. »

SANS-ABRI 1.— D'ici, de cette ville ?, j'ai insisté. Car je pars du principe que l'habit ne fait pas le moine, mais le moine l'habit. Même si avec cette fourrure...

SANS-ABRI 2.— Et elle fait : « Oui, je suis née ici, dans cette ville. »

SANS-ABRI 1.— Et tes parents viennent d'où?

SANS-ABRI 2.— Et elle fait : « Ben, eux aussi, d'ici, de cette ville. »

SANS-ABRI 1.— Ils sont nés ici ?

SANS-ABRI 2.— « Ouh là là, non, eux ils sont de Sibérie. »

SANS-ABRI 1.— Ben tu vois ? C'est ça. C'est seulement à partir de la troisième génération que tu peux dire que tu es vraiment d'ici.

SANS-ABRI 2.— Bon, au final le plus important c'est de s'occuper de ses affaires.

SANS-ABRI 1.— Oui, c'est ce que je lui ai dit quand je me suis rendu compte que ça n'en finirait pas avec lui. Avec elle.

SANS-ABRI 2.— Elle avait commencé à s'énerver un peu.

SANS-ABRI 1.— Elle ne hurlait pas ou quoi, mais elle avait commencé à grogner. Et je n'avais pas envie qu'un flic débarque pour nous demander ce qu'on foutait là.

SANS-ABRI 2.— L'important c'est de s'occuper de ses affaires et de rester à sa place. Si tout le monde reste à sa place, c'est calme, c'est prospère. Tout le monde y gagne.

SANS-ABRI 1.— Puis, je lui ai demandé quel était son métier.

SANS-ABRI 2.— Elle n'avait pas de travail. Je lui ai même dit : « Dans cette ville, si tu n'as pas de travail, tu dois t'en dénicher un. Ici, si tu ne travailles pas, tu ne vis pas. Ce n'est pas comme ailleurs. »

SANS-ABRI 1.— Tu n'y peux rien, faut que tu trouves du travail.

SANS-ABRI 2.— Et là, vous allez voir l'idée que j'ai eue. Qu'il a eue... Je dis... Il dit : « Fourrure, sois attentive, s'il te plaît : on va te trouver quelque chose à faire. Mais faut que tu sois sérieux. Sérieuse. »

SANS-ABRI 1.— Les étrangers aiment les visages plus insolites. Plus exotiques.

SANS-ABRI 2.— Ouh là là, je ne sais même pas sur combien de photos je suis, moi !

SANS-ABRI 1.— Les touristes croient qu'on ne s'en rend pas compte, ils font soi-disant des photos des monuments, mais nous, on sait très bien qu'en fait, ils veulent des photos de nous. Parce que nous sommes plus spéciaux.

SANS-ABRI 2.— Parce que des monuments, ils en ont aussi chez eux. Et peut-être même des plus beaux.

SANS-ABRI 1.— Je dis : « Tu viens avec nous te faire tirer le portrait et nous partagerons le gain en deux ». Il n'a pas négocié.

SANS-ABRI 2.— Ben voyons, qu'est-ce qu'elle pouvait négocier. C'était ton idée. Tu l'as engagée.

SANS-ABRI 1.— C'était mon idée, mais cela ne compte pas. Il était d'accord.

SANS-ABRI 2.— Elle ne pouvait pas ne pas l'être. Puisque tu lui as dit : « Le premier jour tu travailles gratos car on t'a offert à boire. »

SANS-ABRI 1.— Boire n'est pas gratuit. Faut payer d'une manière ou d'une autre.

SANS-ABRI 2.— Elle était d'accord. Nous sommes allés dans le centre. Aux endroits où l'on prend des photos d'habitude.

SANS-ABRI 1.— Aux incontournables, comme on dit. Nous avons eu beaucoup de succès. Les touristes venaient par paquets.

SANS-ABRI 2.— En dix minutes, on a amassé autant de fric qu'en une journée entière.

SANS-ABRI 1.— Alors j'ai dit : « Allez on va faire une pause. On la mérite bien. Moi, je vais chercher une bouteille d'alcool à 90° au magasin... »

SANS-ABRI 2.— Et moi, je vais chercher de l'eau à la fontaine.

SANS-ABRI 1.— On l'a laissé tout seul, je lui ai mis un chapeau devant lui. Je veux dire, qui veut se faire photographier, se sert et paye.

SANS-ABRI 2.— Ça, c'était ton idée.

SANS-ABRI 1.— C'est toi qui as dit en premier de faire une pause.

SANS-ABRI 2.— Ça n'a plus d'importance. Le fait est que j'ai fait confiance à sa bonne foi.

SANS-ABRI 1.— Et à la bonne foi des touristes. Allez tous vous faire... Pardon. Toujours est-il que nous sommes revenus après environ... Combien je peux dire...

SANS-ABRI 2.— Environ une demi-heure.

SANS-ABRI 1.— Je dirais une heure. Il y avait la queue dans le magasin et en plus on s'est arrêté en route.

SANS-ABRI 2.— Eh bien, quand nous sommes revenus... elle n'était plus là.

SANS-ABRI 1.— Elle avait quitté son poste.

SANS-ABRI 2.— Fallait s'y attendre. Elle n'avait pas trop l'air d'aimer travailler.

SANS-ABRI 1.— Elle n'avait pas tellement d'expérience non plus. Les touristes, faut savoir se les mettre dans la poche.

SANS-ABRI 2.— Le tourisme n'est pas à la portée de... Il faut savoir quoi et surtout comment offrir aux gens.

SANS-ABRI 1.— Et s'occuper de ses affaires.

SANS-ABRI 2.— Il faut aussi un peu aimer travailler.

SANS-ABRI 1.— Bah franchement, je ne pense pas qu'elle aimait ça.

SANS-ABRI 2.— Elle était habituée à rester là sans rien faire. Ce n'est qu'après avoir découvert d'où elle venait que j'ai compris.

SANS-ABRI 1.— Elle restait là, elle recevait sa petite tambouille, et elle dormait toute la journée.

SANS-ABRI 2.— Il paraît qu'elle ne bougeait pas de toute la journée. Les touristes lui jetaient des pierres à travers les grilles. Et elle, elle ne bougeait toujours pas. Ce n'est pas comme ça qu'on fait des affaires.

SANS-ABRI 1.— Ah c'est sûr, c'est autre chose quand on sort de sa cage.

SANS-ABRI 2.— Sur le marché libre, comme on dit.

SANS-ABRI 1.— La preuve, c'est qu'elle n'a pas tenu le coup.

SANS-ABRI 2.— Ah bien sûr, il est plus confortable de rester là à attendre que la nourriture te tombe dans la bouche. Non ?

Scène 3. Entretien télévisé de deux touristes ayant vu Mihaela

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *I was just arrived dans ce village... In this town...*

LE TRADUCTEUR ROUMAIN D'UNE TELEVISION LOCALE.— Je viens juste d'arriver dans cette ville.

LE TOURISTE JAPONAIS.— ... *Beautiful little town.*

LE TRADUCTEUR ROUMAIN.— ... dans cette ville exceptionnellement belle.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *I take pictures every where I go. I have probably few hundred pictures from this town.*

LE TRADUCTEUR.— Il prend des photos partout où il va et il a plus de mille photos de notre ville.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *Everybody taking pictures... to what ? To what ?! To the people who are begging everywhere you go to sit and drink a coffee ?*

LE TRADUCTEUR.— Il n'a pas eu le temps de faire beaucoup de photos. Mais il a trouvé agréable de boire un café et de profiter des terrasses.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *I like European cities. They are different. It is a very different culture.*

LE TRADUCTEUR.— Il aime les villes européennes parce qu'elles sont différentes.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *I took pictures with buildings, not so much with people. They don't stay still. I like clear pictures.*

LE TRADUCTEUR.— Il aime prendre les bâtiments en photo, pas les gens. Les gens bougent trop et ne ressortent pas bien sur les photos.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *Europeans like mascots. I like them more than I like people because they stay still so you can take pictures with them.*

LE TRADUCTEUR.— Il aime beaucoup les mascottes car elles prennent sagement la pose.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *So I was drinking a coffee in one of those restaurants. Outside. Checking my email, reading the news. Few beggars passed asking for money.*

LE TRADUCTEUR.— Sur la terrasse, il a relevé ses mails et il a lu les actualités.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *When he, her... this creature stood next to me, I said to myself: if I don't look at it finally it will go away and leave me alone.*

LE TRADUCTEUR.— Quelqu'un... Une créature s'est assise à la table du monsieur sans demander la permission, mais cela ne l'a pas trop dérangé.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *But he didn't go away. He didn't say anything like „pliz ghiv mi mani” or „donne moa un euro”. He simply started to eat my omelette. He ate all of it!*

LE TRADUCTEUR.— Il s'est assis à sa table, il ne lui a pas demandé d'argent, mais il lui a mangé son omelette. Toute son omelette.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *This tiger... This mascot... This tiger mascot was very cooperating with the camera. I took more than 20 photos, different angles. He was born to be a model, I must say.*

LE TRADUCTEUR.— Ce tigre... Cette mascotte... Ce tigre-mascotte a été très coopératif avec l'appareil photo. Il a pris plusieurs photos de cette mascotte.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *After I made the pictures, I said maybe I should look a bit at him. It was fascinating I must say. This mascot looked really real. For few moments I forgot about everything.*

LE TRADUCTEUR.— Après avoir pris des photos, il s'est mis à observer la mascotte parce qu'elle lui paraissait fascinante. Cette mascotte avait été réalisée d'une manière très réaliste. Il a tout oublié en la regardant.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *Then... He drank my coffee. And he served himself from my pack of Gauloise. Yes, I know, it is unbelievable, but that is exactly what this... This creature did. I managed not to look at him one single moment. I avoided any eye contact.*

LE TRADUCTEUR.— La créature a bu son café et n'a fumé qu'une seule cigarette de son paquet de Gauloises.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *Avoid eye contact. And keep as close as you can your belongings.*

LE TRADUCTEUR.— Il a appliqué la méthode de l'évitement du regard les yeux dans les yeux et il a gardé ses yeux rivés sur son sac.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *When I woke up from my fascination, the camera was gone.*

LE TRADUCTEUR.— Quand il s'est réveillé de sa fascination, son appareil photo personnel avait disparu.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *The camera vanished with all my pictures. I have another one, it is not a problem. But with other pictures.*

LE TRADUCTEUR.— Son appareil photo avait disparu, mais il n'est pas fâché parce qu'il en a un autre exactement pareil.

LE TOURISTE JAPONAIS.— *I complaint to the police and they did like this...*

Il hausse les épaules.

LE TRADUCTEUR.— Il a déposé plainte à la police au sujet de la disparition de son appareil photo. Nos policiers ont fait tout ce qu'ils pouvaient. Il a apprécié leurs efforts et de manière générale il a été favorablement impressionné par la ville et ses habitants, malgré cet incident désagréable.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *Finally he stood up. No „Merci”, no „Au revoir”, no nothing. I paid half of the bill. It was obvious he won't contribute. Ça suffit, hein ? That was the moment when I raised my eyes from mon portable.*

LE TRADUCTEUR.— Monsieur n'a payé que la moitié de la note, mais la personne... La créature n'a pas voulu participer. C'est alors qu'il a relevé les yeux de son ordinateur et l'a regardé. Il l'a surpris. Il l'a surprise.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— I saw him.

LE TRADUCTEUR.— Il l'a vu.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *We need something to believe in, something to hold on in this crazy crazy world... A kind of... A kind of Mesia. But today Mesia can not come in a human shape. The human shape it's so so compromised.*

LE TRADUCTEUR.— Nous avons besoin de croire en quelque chose, nous avons besoin de quelque chose à quoi nous raccrocher en ces temps de folie. Nous avons besoin d'un Messie. Mais pas d'un Messie avec une forme humaine. La forme humaine est totalement compromise.

LE TOURISTE FRANÇAIS.— *So I guess his idea to come as... As a tiger was not in the end such a bad one. Believe me, I saw him, I saw him... !*

LE TRADUCTEUR.— C'est pourquoi il pense que l'idée du tigre de venir dans la ville, parmi nous, n'était pas du tout une mauvaise idée. Il l'a vu... Il l'a vu et de manière générale monsieur aussi a été extrêmement enchanté par notre ville et notre pays.

Scène 4. Entretien avec les représentants locaux des populations de corbeaux, de pigeons et de moineaux

LE PIGEON.— Je vais être honnête et je vais vous le dire directement et sans détours : la place centrale appartient aux pigeons. Partout en Europe, partout dans le monde, les places appartiennent aux pigeons. Bien sûr, elles appartiennent d'abord et avant tout aux hommes, à ceux qui les ont construites. Elles appartiennent aux enfants, aux touristes. Mais immédiatement derrière viennent les pigeons. Donc si nous partons de ce postulat, fondamentalement, nous n'avons pas trop à débattre. Cela a été un fait contrevenant de violation du territoire.

LE CORBEAU.— Les parcs, arbres compris, appartiennent aux corbeaux. Enfin bon, aux hommes aussi. Mais les hommes sont tellement égoïstes, pour rester poli.

LE MOINEAU.— Nous les moineaux nous ne savons rien, nous n'avons rien entendu.

LE PIGEON.— Les zoos sont pour les oiseaux et les animaux captifs. Bon d'accord, on passe parfois là-bas. En visite.

LE CORBEAU.— Bien sûr, nous allons aussi au zoo, comme tout le monde. Surtout quand les hommes y vont. Parce qu'ils débarquent là-bas les bras chargés de pop-corn.

LE PIGEON.— Quand on mélange les choses ce n'est pas bien. La preuve ? Tout ce qui s'est passé. Après que ce soit passé à la télé et que les gens ont commencé à s'enfermer chez eux, qui ont été les premiers à souffrir ? Les pigeons, bien sûr. Il n'y avait même plus l'ombre d'un pied d'enfant. On a crevé la dalle pendant plusieurs heures. Ce n'est pas juste. Il faut bien que nous trouvions une manière de vivre ensemble quand même. Enfin si nous sommes vraiment une communauté.

LE CORBEAU.— Pour nous, « population de corbeaux » comme j'ai entendu que nous avons été nouvellement nommés, ça a été bien mieux. Ils nous ont enfin foutu la paix pour se préoccuper de problèmes plus graves. Ils ont même pu faire un constat notable. Il y a des dangers réels et des dangers inventés.

LE MOINEAU.— Nous n'avons rien vu... Nous n'avons rien entendu...

LE PIGEON.— Ça a été une journée très difficile. Ils nous ont purement et simplement oubliés.

LE CORBEAU.— Ça a enfin été une journée plus légère. Ils nous ont purement et simplement oubliés. Je vous le dis franchement : ils nous en veulent à mort. Et pas seulement ici dans cette ville. Dans toutes les villes. Dans le monde entier. Nous avons une vie difficile, qu'est-ce que...

LE PIGEON.— D'habitude ils nous aiment, nous nous sentons même bien ici dans cette ville. Moi, personnellement, je ne partirai pas ailleurs. Je sens que j'appartiens à cette culture. Je le sens vraiment.

LE CORBEAU.— Il paraît que nous attaquons la ville. Que nous laissons des cochonneries sur les trottoirs, dans les parcs. Qu'est-ce que... L'homme est ainsi : il voit la paille dans l'œil de son voisin, mais pas la poutre dans le sien.

LE PIGEON.— Nous pouvons avoir de petits litiges. Sur le thème de la fiente, par exemple. Cependant, venant de notre part, la fiente est considérée comme un porte-bonheur. Si on regarde la ville, à quoi elle ressemble, je pense que nous avons également apporté notre contribution à ce bonheur.

LE CORBEAU.— Il paraît que nous sommes bruyants. Bruyants... Nous ! Mais bien sûr, nous sommes bruyants ! T'y crois à ça, bruyants !

LE PIGEON.— Nous faisons partie de l'identité collective. Nous sommes le symbole de la tranquillité et de la paix. Les traits caractéristiques de cette ville. Avec de petits accidents. Insignifiants.

LE MOINEAU.— Nous ne savons pas... Nous n'avons pas le temps de...

LE CORBEAU.— Il paraît que nous volons de la nourriture. Une aberration. Nous ne volons pas, nous prenons la nourriture jetée. NOUS vous faisons le ménage ! Et encore une chose : si les corbeaux s'établissent quelque part, c'est le signe que cet endroit est prospère. Quand nous ne trouverons plus rien à manger, au revoir. Pour l'instant la question ne se pose pas. Donc, je dirais que c'est bon signe.

LE PIGEON.— C'est pourquoi, la ville prend soin de nous. Ils ont même installé des distributeurs alimentaires pour nous sur la place. C'est une marque de respect de la part des autorités.

LE CORBEAU.— Donc, ces autorités ne savent plus quoi inventer, elles ont de ces idées, les unes plus stupides et plus criminelles que les autres. Nous ne savons pas lire, bon, c'est vrai. *Nobody's perfect*. Mais nous ne sommes pas stupides. Nous aussi nous apprenons des choses. La dernière en date. Un employé de la mairie a rempli la ville d'affiches sur lesquelles... Je cite de mémoire. Ça dit ceci : « Mes chers concitoyens, j'ai reçu plusieurs plaintes au sujet d'un problème qui depuis un certain temps trouble le quartier dans lequel vous habitez, et je fais ici référence aux oiseaux, en particulier aux étourneaux et aux corbeaux qui ont fait leurs nids dans les arbres de la cour du lycée. Je sais que ces oiseaux vous dérangent à plusieurs égards, tels que la saleté, le bruit et l'odeur. La méthode que je propose d'appliquer de manière urgente est de les expulser à coups de fusil, méthode la plus rapide et la moins onéreuse. Je vais m'occuper personnellement de la résolution de ce problème ! Cordialement, votre conseiller local... »

Tu vois, je n'ai même pas retenu le nom. Non pas que j'en ai été incapable, mais je n'ai pas voulu, nom de Dieu, je ne vais pas retenir les noms de tous

ces crétins. Je ne sais même pas comment commenter. Bah, comment voulez-vous que je commente un tel génocide ?

LE PIGEON.— Nous l'avons vue, mais nous ne nous sommes pas trop approchés d'elle. On ne sait jamais avec ce genre d'individus. Il vaut mieux garder ses distances.

LE CORBEAU.— Je l'ai vue, bien sûr, mais je ne me suis pas trop approché, car je ne suis pas stupide. Je suis resté avec la bande et on l'a regardée d'en haut, du sommet de l'arbre. On s'est bien marrés, oui. Ben il y avait de quoi rire. Faut dire que tous les chasseurs et toutes les forces armées étaient dans les bois, et elle, elle se baladait en tout liberté dans la ville. Bien sûr, il faut avoir de la perspective pour voir cela. Mais quelle perspective peut avoir cette armée de criminels ?

LE PIGEON.— Personne n'a le droit de pisser comme ça sur notre ville. Personne n'a le droit de nous pisser dessus comme ça. C'est ce que font ceux de son espèce : ils viennent, ils pissent, ils envahissent le territoire, ils le marquent. Nous avons eu plusieurs cas d'évanouissements dans nos rangs ce jour-là. À cause de l'odeur de pisse, bien sûr. Heureusement que tout s'est bien fini. Il s'agissait d'un incident désagréable, mais, comme toujours, les autorités ont fait leur travail. J'en suis satisfait. Nous, l'ensemble de la population de pigeons, en sommes satisfaits.

LE CORBEAU.— Une armée de criminels qui font couler le sang. Ben quoi, nom de Dieu, on ne peut plus se promener dans la ville ou du moins au-dessus de la ville ? Où est-ce qu'il y a écrit : « Interdit aux tigres » ? Ou « Interdit aux corbeaux » ? ! Où est-ce que c'est écrit ? Où est-ce que c'est écrit ? Ben alors écrivez-le !

LE MOINEAU.— Nous, les moineaux, nous n'avons rien entendu... Nous n'avons pas le temps de... Toute la journée nous sommes sur les terrasses, les yeux rivés sur les assiettes des touristes. Peut-être, peut-être qu'il restera quelque chose. Il ne reste jamais grand-chose. Vous, les hommes, vous avez un tel appétit ! Maintenant, bien sûr, certains d'entre nous ont disparu ce jour-là. Environ quarante-cinq. Ma sœur aussi. Donc, quarante-six. Elle regardait dans les assiettes de quelques touristes quand Mihaela, madame la Tigresse, s'est approchée... Et vlan ! Elle est partie, ma sœur. Mais ce n'est ni plus ni moins qu'en raison de son inattention. Qu'est-ce qu'on peut y faire, ce sont des choses qui arrivent.

Scène 5. Entretien avec le retraité

Dans la maison du retraité. C'est une scène spéciale parce qu'elle tente de reconstituer le moment où l'entretien a été mené au plus près de la réalité. Les acteurs qui jouent les documentaristes aident l'acteur qui joue le retraité à « recréer » le personnage, en lui donnant des indications de mouvement, d'attitudes, etc.

Le personnage a environ 70 ans, mais, dans la convention établie, il doit être joué par un acteur jeune.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu regardes la caméra.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je rentrais des courses, j'étais allé me chercher du lait.

LE DOCUMENTARISTE.— Parle lentement, en tremblant.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je rentrais des courses.

LE DOCUMENTARISTE.— Plus lentement, mais pas en tremblant autant.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je rentrais des courses.

LE DOCUMENTARISTE.— Un peu plus vite.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je rentrais des courses, j'étais allé me chercher du lait. Elle est apparue de derrière la vieille Dacia du voisin du rez-de-chaussée. Elle s'est lentement approchée de moi, à pas de chat. Je suis rentré dans l'immeuble.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu regardes derrière toi.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Elle me suivait. J'ai monté les escaliers.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu regardes derrière toi.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Elle sur mes talons. Elle gardait toujours une distance, comme pour ne pas m'agresser. Je l'ai invitée à entrer.

LE DOCUMENTARISTE.— Large geste de la main. Sourire.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je vis seul, une personne du genre féminin n'est pas entrée chez moi depuis...

LE DOCUMENTARISTE.— Tu nous fais un clin d'œil.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Des années. Ma femme est morte il y a cinq ans.

LE DOCUMENTARISTE.— Courte pause.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je lui ai mis du lait dans un bol...

LE DOCUMENTARISTE.— Tu te penches en avant.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Elle l'a vidé. Je lui en ai remis un bol,

LE DOCUMENTARISTE.— Tu te penches en avant.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Elle l'a vidé. Finalement, je le lui ai versé tout entier,

LE DOCUMENTARISTE.— Tu te penches de nouveau. Tu restes bloqué dans cette position.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit de tels invités.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu commences à te relever lentement.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Je lui ai parlé de choses et d'autres, de notre jeunesse. Combien notre vie avait été difficile, mais que nous avons aussi eu des moments où je peux dire que nous avons été heureux. Maintenant...

LE DOCUMENTARISTE.— Tu dis quelque chose d'inintelligible.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Maintenant, qu'est-ce que je... On ne sait même plus quoi... Elle restait là à écouter, elle hochait la tête, elle souriait de temps en temps. J'ai réalisé que je lui disais « Dorina », c'était le prénom de ma femme, « quelle époque... Dorina, tu t'en rappelles... ». Je me suis ému, elle s'est émue aussi, j'ai même eu l'impression que par moments elle avait les larmes aux yeux.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu sors un mouchoir et tu te mouches.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Plus personne ne reste à nous écouter aujourd'hui, nous ne comptons plus... Peut-être pour les votes. Mais pour le reste... Et voilà que juste au moment où je lui racontais comment nous faisons le tour de la Roumanie avec notre Dacia verte...

LE DOCUMENTARISTE.— Tu frappes tes jambes avec tes mains.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— ... Les ennuis ont commencé. Voilà ce qu'il s'est passé.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu te lèves et tu vas vers la fenêtre. Tu reviens vers la chaise. Vers la fenêtre à nouveau. Tu tournes comme un lion en cage.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Ici, derrière l'immeuble, il y a une sorte de terrain... avant c'était beau, il y avait les serres des chemins de fer, maintenant... Eh bien, sur ce terrain se rassemblent toutes sortes de... jeunes, surtout le soir, ils viennent avec de la musique, de l'alcool, ils s'engueulent, ils se battent, ils s'insultent. J'ai bien essayé de leur dire quelques mots, comme ça, gentiment. Que pensez-vous qu'ils nous ont fait ? Ils ont jeté de la merde sur les murs de l'immeuble. Vous avez peut-être remarqué quand vous êtes entrés, la moitié de l'immeuble...

LE DOCUMENTARISTE.— Montre vers la droite.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Est isolée et blanchie à la chaux, l'autre est...

LE DOCUMENTARISTE.— Montre vers la gauche.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Restée comme ça.
J'habite sur la moitié gauche.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu fais un court éternuement.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Là où ce n'est pas isolé. Je n'avais pas d'argent.

LE DOCUMENTARISTE.— Hausse les épaules.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Où je l'aurais trouvé ? Ils ont jeté de la merde sur tout l'immeuble, et sur la partie isolée et sur la partie non isolée. Si tu savais à quel point les voisins se sont mis en colère, surtout ceux qui se trouvaient du côté isolé.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu éclates de rire. Brusquement, tu redeviens sérieux. Tu tournes comme un lion en cage.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Ils m'ont dit de cesser de m'en prendre à eux, que sinon on en arrivait là. À mon âge, faut que je me mette à me disputer avec des gens avec lesquels je ne me serais jamais disputé... Depuis, je ne leur ai plus rien dit. Nous dormons tous d'une oreille, parce qu'ils font la bringue jusqu'à cinq heures du matin. Ils n'ont pas de travail, ils n'ont rien, et ils ne pensent qu'à faire des conneries. La police ? Elle ne patrouille pas par ici. Personnellement, je ne les ai jamais vus. Si vous appelez la police, elle vient, elle les interroge, elle leur donne une amende... qu'ils n'ont de toute façon pas les moyens de régler, et ce sera toujours aux pauvres parents de la payer avec leur retraite. Et sur qui ils vont se venger après ?

LE DOCUMENTARISTE.— Serre le poing.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Ces racailles sont capables de nous casser toutes les fenêtres,

LE DOCUMENTARISTE.— Serre ton poing encore plus fort.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— De nous casser toutes les portes.

LE DOCUMENTARISTE.— Agite ton poing vers nous.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Et de nous rentrer dedans en nous piétinant.

LE DOCUMENTARISTE.— Ouvre ton poing et fais un geste de la main pour dire que tu en as par-dessus la tête.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Non, la police n'est pas une solution. La gendarmerie encore moins.

LE DOCUMENTARISTE.— Lève ton index.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Nous aurions besoin d'un Vlad l'Empaleur dans notre pays, pour qu'il les prenne et qu'il les jette tous en prison. Ou au moins d'un Ceaușescu.

LE DOCUMENTARISTE.— Va vers la fenêtre. Reviens.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Où en étais-je ? Donc... Ah oui, la fête a commencé derrière l'immeuble. La fenêtre de mon salon donne dessus. Je racontais nos petites histoires, mais il y avait un tel bazar qu'on ne s'entendait plus parler. Je suis allé à la fenêtre.

LE DOCUMENTARISTE.— Va vers la fenêtre. Ouvre la fenêtre.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— J'ai dit : « Moins fort, les jeunes, c'est l'heure de la sieste. »

LE DOCUMENTARISTE.— Tapote sur ta montre.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— « Il y a peut-être des gens qui veulent se reposer. »

LE DOCUMENTARISTE.— Reviens de la fenêtre. Jure dans ta barbe.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Putain de salauds de mes deux ! L'un dit : « Laisse tomber, papi, vous aurez tout le temps de vous reposer dans votre tombe. » Voilà à qui j'ai affaire... Pas une minute n'était passée qu'ils avaient déjà balancé une bouteille. Dans la maison. Permettez-moi de vous montrer. J'étais ici, elle, elle était sur ce fauteuil où je suis assis maintenant... Je vais vous montrer. La bouteille a volé à travers la fenêtre car elle était ouverte et les rideaux n'étaient pas tirés. Dans sa direction. Étant d'une agilité extraordinaire, elle l'a immédiatement esquivée.

LE DOCUMENTARISTE.— Fais une galipette rapide.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— La bouteille s'est brisée contre la télé.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu as les larmes aux yeux.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Et la télévision s'est brisée aussi. J'étais pétrifié, c'était ma seule joie. C'est alors qu'elle... m'a pris dans ses bras.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu te prends dans tes bras.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Elle m'a serré, comme ça. Puis, en une seconde,

LE DOCUMENTARISTE.— Tu sautes vers la fenêtre.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— Elle a sauté par la fenêtre. Qu'est-ce qu'un premier étage pour elle, j'ai vu à la télévision à quelle vitesse ils sautent... Elle a sauté et j'ai immédiatement entendu des hurlements. Elle a commencé à les courser, tu n'imagines même pas ! Tout le monde s'est mis à la fenêtre pour regarder. Mais personne n'a eu le temps de voir grand-chose. Ils ont tous disparu. Elle a disparu aussi derrière des voitures, comme elle était apparue.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu t'assois sur la chaise.

L'ACTEUR QUI JOUE LE RETRAITÉ.— On ne les a plus vus derrière l'immeuble... au moins pendant trois jours. Après quoi, ils sont revenus. Ils n'ont plus jamais jeté de bouteilles ni de merde. Mais le bruit et la musique... autant qu'avant. Bon Dieu, il n'y a rien à faire. Tu peux leur mettre un tigre aux trousses, ça ne sert à rien.

LE DOCUMENTARISTE.— Tu hausses les épaules, impuissant. Tu dis quelque chose d'inintelligible.

Scène 6. Entretien avec le propriétaire de la voiture et la voiture du propriétaire

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Il n'y a pas grand-chose à raconter. À partir du moment où tu violes ma propriété, je suis, comment on dit...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Furieux.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— En droit, oui, en droit de riposter. Car d'ici à ce que la loi vienne me faire justice, ce genre d'énergumènes continueront à débarquer et à n'en faire qu'à leur tête dans ma maison.

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Il n'est quand même pas rentré dans la maison, faut pas exagéré...

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Il est entré derrière moi dans la cour, je rentrais justement à la maison avec ma voiture...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Avec moi.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Oui. J'ai des portes très hautes et solides...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Oui, en principe, on ne peut pas les franchir. On ne voit rien au-delà de nos portes.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Oui. Eh bien malgré ça, quand je suis sorti de ma voiture, je me suis retrouvé nez à nez avec cet animal. Avec cet animal dégueulasse juste en face de la portière. Je regrette mais je n'ai pas d'autres mots pour le qualifier...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Bah c'est exactement ce qu'il est : un animal. Enfin ce qu'il était... Enfin ce qu'il a été.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Je dis : « Qu'est-ce qu'un animal comme toi fout dans ma cour ? Je te demande gentiment de prendre tes cliques et tes claques et de retourner d'où tu viens. » Il n'avait pas la moindre intention de bouger. Il a probablement été attiré par le bruit de la voiture, elle a un moteur extraordinaire... Enfin bon, j'ai vu qu'il ne voulait pas partir, je suis entré dans la maison.

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Il a commencé à rayer la portière... À peu près à cet endroit-là.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Je suis entré, j'ai pris le fusil dans le placard...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Je savais déjà la tête qu'allait faire Bébé quand il verrait...

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Et là, ça m'a cloué sur place. Que puis-je dire... Non, attendez, attendez un peu, pour qu'on se comprenne bien. Moi quand je sors en ville, je ne me gare qu'à côté de voitures de même acabit. Ceux qui ont des Renault, des Peugeot ou d'autres poubelles, ils s'en foutent de rayer leurs voitures. Mais quelqu'un comme moi qui a une Maserati, une Bugatti ou je ne sais quoi, il ouvre la portière avec soin, il se gare avec attention. Donc, quand j'ai vu ce que ce misérable animal m'avait fait, je regrette, mais je n'ai pas d'autres mots...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Ben, c'est exactement ce qu'il est : un animal. A été. Enfin, était.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Est-ce qu'une chose pareille est possible dans un pays où la propriété est garantie par la loi ? Je suis allé le voir direct. Et vous n'allez pas le croire, lui, il était là avec sa grande gueule, à faire ses petits grognements. Et comme il était là, la gueule grande ouverte, je lui ai enfoncé le canon du fusil entre ses dents... Il n'a plus bougé. J'ai ouvert le coffre, j'ai pris la clef anglaise... De rage, je ne savais même plus quoi lui faire en premier. Je lui ai arraché un ongle.

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Une griffe.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Après quoi, je lui ai arraché le reste.

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Sur le principe œil pour œil, dent pour dent et griffe pour rayure.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— Il n'a pas dit un traître mot. Ben, qu'est-ce que pouvait dire ce foutu animal quand j'avais toutes les preuves de violation de la propriété privée. De dégradation de la propriété privée. Je lui ai dit : « Dégage d'ici avant que je n'appelle la police ». J'étais, qu'est-ce que je peux dire...

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Généreux.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE.— J'étais fou de rage. Un autre à ma place l'aurait mis au tapis. Ou lui aurait fait racheter une nouvelle voiture. Avec quoi est-ce que ce misérable animal aurait pu payer ? Ce collier, je l'ai fait avec ses griffes. Je l'ai mis ici, sur le tableau de bord.

LA VOITURE DU PROPRIETAIRE.— Les griffes de l'animal symbolisent la passion, le courage et l'agilité extrême.

Scène 7 : Entretien avec le médecin urgentiste

LE MEDECIN.— Comme aux urgences. L'un rentre, l'autre sort. Tu ne regardes même plus le visage du patient, tu es une machine à coudre sur pilote automatique. À un moment donné, est entré... le personnage. Il avait des blessures assez laides, les membres supérieurs et inférieurs saignaient abondamment. J'ai commencé à le recoudre. Deux minutes plus tard, un autre patient m'est tombé dessus. Pendant que je recousais celui-là, un autre est entré. Il dit : et moi vous me prenez quand, parce que là je vais crever sur place. Je dis, écoute, tu n'as qu'à soulever... monsieur, te mettre à sa place, mais je ne te garantis pas qu'un autre ne vas pas entrer pour te soulever et s'asseoir à ta place. Il a commencé à hurler que sa vie était plus importante que celle d'un... enfin bon, vous connaissez ce genre de discours, je n'ai pas envie de... Et il a continué à crier. Et moi j'ai continué à recoudre l'autre. Et d'un coup, j'ai vu rouge et puis... Oui, je pense que j'ai piqué n'importe où... Parce que celui que j'étais en train de recoudre a commencé à hurler de douleur. Un hurlement... Comment vous dire, à vous glacer le sang dans les veines. Et alors, alors j'ai commencé à hurler aussi. (*Elle hurle.*) À peu près comme ça. Quand j'ai arrêté, le gars qui m'était tombé dessus était parti. L'autre ne hurlait plus, non plus. Je l'ai recousu et il est parti. Il paraît que tout l'hôpital a entendu. Le lendemain... Je n'ai pas cessé d'y repenser et en fin de compte, j'ai envoyé plusieurs candidatures à des hôpitaux à l'étranger. Le lendemain même. J'ai déjà reçu des réponses d'Angleterre. Et d'Allemagne.

Scène 8 : Entretien avec la directrice de la banque et un de ses employés

LA DIRECTRICE DE LA BANQUE.— Il était 12 h 45. C'est même écrit sur le bordereau. Elle l'a oublié à l'accueil. Moi, bien sûr, je ne suis pas devant. Je suis arrivée plus tard. Mon collègue peut vous donner plus de détails. Il a été directement en rapport avec...

L'EMPLOYÉ.— Je n'ai pas compris immédiatement ce que désirait la cliente : obtenir des informations, ouvrir un compte chez nous, obtenir un prêt...

LA DIRECTRICE.— Bien sûr, tous les clients qui entrent dans une banque ne savent pas forcément formuler leurs demandes. Il y a beaucoup de personnes âgées ou des personnes sans aucune connaissance dans le domaine bancaire... Par conséquent, nous essayons de les aider.

L'EMPLOYÉ.— Bien sûr, il y a des situations, surtout de nos jours, où les clients viennent un peu... Un peu gênés. Surtout ceux qui sont intéressés par des crédits immobiliers. J'ai remarqué qu'ils ne savent pas exactement expliquer ce qu'ils veulent, non pas parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, mais justement parce qu'ils savent qu'ils n'ont aucune chance d'obtenir ce qu'ils veulent.

LA DIRECTRICE.— Toutefois, ils viennent s'informer, ce qui, en principe, est une bonne chose. Le principal problème qui nous frappe, enfin bon, pas qui nous frappe nous, mais qui les frappe eux, c'est qu'ils ont de trop petits salaires. *(Elle fait signe à l'employé de continuer.)* Je t'en prie !

L'EMPLOYÉ.— Entre-temps une queue énorme s'était formée derrière elle. Derrière madame.

LA DIRECTRICE.— Chez nous aussi, il y a eu une réduction de personnel, on n'y peut rien. La crise, la concurrence... Cependant, nous fonctionnons très bien ainsi. Ceux qui restent sont obligés de devenir plus opérationnels, plus efficaces. Ce qui, en principe, est une bonne chose.

L'EMPLOYÉ.— J'ai terminé mes explications, la cliente ne se levait toujours pas de sa chaise.

LA DIRECTRICE.— Ce qui, en principe, est une bonne chose, cela signifie que c'est vraiment un client intéressé, qui veut en savoir plus.

L'EMPLOYÉ.— Je lui ai demandé à plusieurs reprises : « Puis-je encore vous aider ? ». « S'il vous plaît, dites-moi si je peux encore vous être utile, comme vous pouvez le constater, il y a encore beaucoup de clients qui attendent derrière vous. » Bien sûr, les clients avaient commencé à vociférer et, bien sûr, ce fut encore de ma faute parce que je n'étais pas assez rapide. Je lui ai demandé sa carte d'identité. Elle m'a donné sa carte d'identité. Nom : Mihaela... Je ne l'ai pas retrouvée dans le fichier. J'en ai déduit, logiquement,

qu'elle n'avait pas de carte bleue. Ni un autre crédit chez nous. J'ai supposé qu'elle voulait un crédit à la consommation. J'ai bien regardé la cliente pour essayer de deviner avec quoi elle pouvait le garantir. Puisqu'elle ne disait rien...

LA DIRECTRICE.— Nous formons nos employés à toujours avoir une longueur d'avance sur le client. À envisager quelles solutions peuvent être trouvées pour pouvoir l'aider. Ce qui, en principe, est une bonne chose, non ?

L'EMPLOYÉ.— En une seconde, j'ai identifié la seule chose avec laquelle elle pouvait garantir son prêt. Sa fourrure. Je lui ai expliqué les conditions, les étapes par lesquelles elle devait passer. Je lui ai montré le contrat.

LA DIRECTRICE.— Voici le contrat. Signé. Et par la banque. Et par la cliente.

L'EMPLOYÉ.— Je l'ai évaluée à 5 000 euros. Je lui ai accordé un prêt de 250 euros. Quand nous avons voulu lui remettre l'argent, elle a commencé à grogner. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Car je lui ai parlé très gentiment. Très poliment. Très calmement. Elle ne voulait pas prendre l'argent. Elle l'a jeté par terre. Enfin bon, après tout, c'est son argent, c'est ses affaires. J'ai fait signe au vigile qui s'est approché. J'ai laissé le vigile avec la cliente et je suis allé prévenir la direction.

LA DIRECTRICE.— Ce qui, en principe, est une bonne chose. De nos jours, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Les gens sont désespérés, et quand ils sont désespérés, ils ont recours à toutes sortes de... À toutes sortes de gestes extrêmes. Ça ne nous était jamais arrivé avant. Nous n'avons pas eu peur. Il n'y avait pas de quoi. Nous avons un système de sécurité et de protection, des caméras de surveillance...

L'EMPLOYÉ.— Même si sur la vidéo de surveillance on ne distingue pas très bien sa gueule... Sa figure. Son visage.

LA DIRECTRICE.— Quand je suis arrivée, elle n'était plus là. Donc, moi, personnellement, je ne l'ai pas vue.

L'EMPLOYÉ.— Même l'argent avait disparu. Les gens qui attendaient derrière elle l'ont ramassé par terre. Enfin bon, après tout, c'est son argent, c'est ses affaires. En deux secondes, ils ont fait le ménage.

LA DIRECTRICE.— Non, nous n'avons pas eu peur, il n'y avait pas de quoi. Il est assez difficile de braquer une banque aujourd'hui. Presque aussi difficile que d'obtenir un prêt. Ce qui, en principe, est une bonne chose. Je parle de la sécurité.

Si vous voulez, nous pouvons visionner les images... Mais on ne voit pas grand-chose. Ces gens-là... Nos clients... ne savent pas tous garder la distance de confidentialité. Nous le leur rappelons tout le temps, mais... Regardez-les, comme ils se bousculent, ils prennent l'argent et ils partent. Stop ! Rembobinez... Zoomez ! Zoomez davantage, encore davantage... C'est le maximum ? Voici le col de la fourrure. Une preuve on ne peut plus claire.

Maintenant, je vais vous raconter l'histoire avec la fourrure... Un cauchemar. Une folie. Nos avocats tentent de démêler tous les fils de cette histoire. Donc, à ce stade, nous devrions récupérer la fourrure. Nous avons un contrat signé avec la cliente. Bien sûr, malheureusement elle est décédée. Mais la fourrure nous revient, conformément au contrat. Toutefois, le zoo prétend que notre cliente était sa propriété. Fourrure comprise.

L'EMPLOYE.— En d'autres termes, ils prétendent que la fourrure n'appartenait pas à la cliente. Donc, elle ne pouvait pas en faire usage à titre de garantie.

LA DIRECTRICE.— Ce qui nous paraît...

L'EMPLOYE.— Vraiment... Atroce... Absurde ?

LA DIRECTRICE.— Aberrant ! Mais ce n'est pas tout. Le zoo a fait don de la fourrure et des os à la faculté de biologie. Pour la science.

L'EMPLOYE.— Et maintenant, l'université dit qu'ils sont les propriétaires légitimes.

LA DIRECTRICE.— L'histoire est très compliquée... Nous... Enfin nos avocats espèrent encore récupérer ce qui peut être récupéré. Car, en fin de compte, nous avons un contrat et nous ne demandons qu'une chose : qu'il soit respecté. Ce qui, en principe, est une bonne chose, non ?

Scène 9. Entretien au zoo avec des animaux qui ont demandé à conserver leur anonymat

ANIMAL 1.– Sérieusement ? Ça s'est vraiment passé dans notre zoo ?

ANIMAL 2.– Moi, je ne connais que la version officielle. Celle qui a eu lieu.

ANIMAL 1.– Quelque chose de vague... Des à peu près...

ANIMAL 2.– Pour les détails... Je ne peux pas vous aider.

ANIMAL 3.– Comme j'étais sa voisine, j'ai tout vu. Ce matin-là... Était-ce un mardi ? Non, je crois que c'était plutôt un samedi ou un dimanche... Car il y avait des touristes...

ANIMAL 1.– C'est quelque chose... Ils viennent dès le matin. Pendant deux jours, ils nous crèvent : et des photos par-ci, et des films par-là, et des jets de pierres par-ci, et des coups de branches par-là, et du pop-corn par-ci, et des cris par-là. Quelle espèce quand même que ces touristes. Je ne peux pas les supporter.

ANIMAL 2.– Ils nous soûlent tellement que le dimanche soir on se fout tous sur la gueule. Combien de fois je ne t'ai pas foutu sur la gueule ? Ou toi sur la mienne ? Quelles bagarres ! Avec du sang, avec des mains cassées, avec des visages déchiquetés. Et quels hurlements, le zoo gronde. Le lundi matin on dirait qu'il y a eu la guerre. Faudra que vous reveniez voir ça.

ANIMAL 3.– Comme je vous le disais, ce matin-là, tonton Costica, notre gardien, a fait le ménage dans la cage, il est sorti de là, il a fermé la porte, mais... il ne l'a pas verrouillée ! Il a vidé le seau à poubelle dans un sac qu'il avait dans une brouette, il est entré chez elle et chez les autres, il est resté faire un brin de causette comme d'habitude... C'est un homme amical, tonton Costica.

ANIMAL 1.– Oui, il t'en raconte à la pelle.

ANIMAL 3.– Ne m'interromps pas car je perds le fil. Ensuite, tonton Costica a ouvert la trappe pour les laisser aller dans l'enclos destiné aux visites. Et puis, elle a vu la porte ouverte. Et elle est sortie. Normal. Qui ne serait pas sorti ? Je crois qu'elle a à peine eu le temps de faire deux pas avant que tonton Costica ne la voie. Il s'est approché d'elle et lui a dit : « Ben, qu'est-ce que tu fais ? Ben, Mihaela ! » Et elle : « Je sors un peu me balader. » Et lui : « Allons ma cocotte, tu veux me faire du mal ? Ils vont me mettre à la porte, je vais perdre mon emploi. »

ANIMAL 1.– Et tonton Costica avait raison. Ils l'ont vraiment mis à la porte. Franchement, moi, ça m'a désolé...

ANIMAL 3.— T'arrête un peu de m'interrompre, toi ? Donc. Elle fait : « Ne t'inquiètes pas, tonton Costica, je sors juste un peu comme ça... pour voir la ville. » Et il dit : « Mais, Mihaela, à quoi ça te sert de voir la ville ? Ce n'est pas pour toi, tu vas te perdre et tu ne retrouveras pas ton chemin pour rentrer. » Et elle : « Mais non, comment ça ? Je vais marquer mon territoire, tu me prends pour une idiote ? » Et lui : « Ma cocotte, tu penses un peu à moi. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire ? » Et elle fait : « Je ne sais pas, tonton Costica. Dis-leur la vérité : je suis sortie pour voir le monde. » Et il dit : « Mais ici, il y a des règles strictes, personne ne sort comme ça... quand il en a envie. Tu sais ce qui arrive aux animaux qui s'enfuient du zoo ? » Et elle fait : « Quoi ? » Et il lui dit : « Ben on leur tire dessus, ils ne vont pas chercher à discuter comme nous le faisons maintenant. »

ANIMAL 1.— Et tonton Costica avait encore raison...

ANIMAL 3.— T'arrête de m'interrompre ou je te casse la gueule. Donc. Elle fait : « Je prends le risque. Je veux voir le monde, ici je meurs d'ennui, tonton Costica. Ces touristes me font péter les plombs... » Et il dit : « Mon petit chou, tu ne sais pas ce que c'est la liberté. Tu es née en captivité. Tu n'as pas les réflexes pour te défendre, pour te débrouiller. Et eux ils ne prennent pas le temps de discuter, ils t'exécutent, un point c'est tout. En plus, tu ne connais pas la langue. » Et elle fait : « Je vais apprendre. » Et lui : « Écoute, Mihaela, ici tu es une attraction, là-bas les choses seront différentes. Les gens aiment venir te rendre visite, mais n'aiment pas qu'on leur rende visite. Allez, sois sage et retourne à l'intérieur. » Et elle dit : « Tonton Costica... Non ! Bisous ! » Elle lui a tourné le dos et elle a disparu, elle est entrée dans les bois. Le reste je ne sais pas.

ANIMAL 2.— Eh bien, quand tout le monde a appris que notre Mihaela était partie se promener, tu sais comment c'est devenu ? Vide !

ANIMAL 3.— Désert !

ANIMAL 1.— Les bancs étaient remplis de sacs à main. Tout le monde a déguerpi en un claquement de doigts.

ANIMAL 2.— Après quoi, moi, personnellement, je ne sais rien d'autre, si ce n'est qu'ils l'ont abattue.

ANIMAL 1.— Maintenant, la question qui se pose : l'avons-nous forcée à partir ?

ANIMAL 2.— Voilà ce que nous savons : notre vétérinaire est parti avec un fusil tranquilisant...

ANIMAL 1.— Celui qu'il utilise pour tous nous endormir. On lui en veut à mort...

ANIMAL 3.— Il y avait aussi un chasseur professionnel. Celui qui lui a tiré dessus. Il paraît que le vétérinaire lui aurait tiré dessus le premier avec le tranquilisant, elle s'est énervée... Bon sang, même en liberté on ne peut pas

se comporter de manière civilisée. Car elle, nom de Dieu, elle revenait vers sa cage.

ANIMAL 2.– Tu ne peux pas t'entendre avec les hommes. Ils se vantent d'être plus éclairés que nous, d'être civilisés, de ne pas être... des animaux. Mais une telle civilisation, non merci !

ANIMAL 1.– Il paraît qu'elle leur a sauté dessus. Quand ils ont tiré avec le tranquillisant.

ANIMAL 3.– Moi, j'ai entendu dire qu'elle était calme. Elle a fait une telle moue qu'elle leur a semblé nerveuse, mais en fait elle voulait leur expliquer. Leur dire quelque chose.

ANIMAL 2.– Elle n'a pas eu le temps. Le chasseur a tiré.

ANIMAL 1.– Maintenant, attention, Mihaela... N'oublions pas ce qu'elle a à son actif. Dans le dossier animal.

ANIMAL 3.– C'est-à-dire ?

ANIMAL 1.– C'est-à-dire ? Elle n'a peut-être pas déchiqueté la jambe d'un touriste il y a un an ?

ANIMAL 3.– Il ne l'a pas provoquée peut-être ? Il n'arrêtait pas de passer sa jambe à travers la grille, il lui a jeté toutes sortes de choses, parce qu'elle ne faisait pas attention à lui...

ANIMAL 1.– Pour ma part, je ne me serais pas abaissé à son niveau. Et puis quoi : est-ce que c'est moi qui lui ai dit de s'enfuir ? Mihaela n'a toujours pensé qu'à elle. C'est ça la vérité. Ils ont mis à la porte tonton Costica. Le directeur a donné sa démission. Enfin. Enquêtes sur enquêtes. Reportages sur reportages. Une tache indélébile pour le zoo. Une tache indélébile pour la ville.

ANIMAL 2.– C'est vrai elle n'a pas trop pensé à nous, aux autres. C'est quand même de sa faute s'ils nous ont mis des clôtures électriques. Déjà que j'arrive à peine à bouger dans ma cage. Maintenant il faut que je fasse attention à ne pas me roussir les plumes.

ANIMAL 1.– Ben quoi, est-ce que c'est nous qui l'avons poussée à sortir ? Est-ce que c'est moi ? Est-ce que c'est vous ? Ce n'est ni plus ni moins que de sa faute !

ANIMAL 3.– Mais, allez, ferme-la, tu racontes n'importe quoi !

ANIMAL 1.– Ferme-la toi-même !

ANIMAL 3.– Pourquoi je devrais la fermer ?

ANIMAL 1.– Tout le temps à faire ta grande gueule, c'est tout ce que tu sais faire.

ANIMAL 3.– Allez, ta gueule sinon je te fous une... Tu vois les griffes, là ?

ANIMAL 1.– Je te casse ton museau, t'imagines même pas !

ANIMAL 2.– Bon, arrêtez de hurler comme ça ! On est quoi là, des sauvages ?

ANIMAL 3.– Peut-être que tu en veux une aussi.

ANIMAL 2.– Vas-y, vas-y ! Et après on s'étonne de ce que les hommes pensent de nous.

ANIMAL 1.– Écoute, tu sais quoi ? Pas de photos. C'est bon, on en a assez. On a eu assez de publicité comme ça...

ANIMAL 3.– Et je souhaiterais qu'on ne donne pas mon vrai nom, OK ? Je m'appelle Minou. Pour que ça soit clair. Donc il n'apparaîtra aucun Minou là-dedans, OK ?

TOUS.– Ni de Marcel. Ni de Lili. Ni de Gica. Ni de Mircică. Ni de Blacki. Ni de Coco. Ni de Cristina. Ni de Lucy. Ni de Pamela. Ni de Mitica.

ANIMAL 1.– Nous avons aussi droit à l'anonymat.

ANIMAL 3.– Et la discussion à propos de tonton Costica... Je souhaiterais qu'elle ne soit pas diffusée intégralement. Qu'on ne puisse pas comprendre que c'est moi. Car les gens font toutes sortes de connexions et je ne veux pas d'ennuis. Le zoo est petit et vous avez vu comment sont les animaux...

ANIMAL 2.– Et le message ? Quel sera votre message ?

ANIMAL 1.– Je veux dire sous quel éclairage allez-vous nous présenter ? Notre identité animale est très importante.

ANIMAL 3.– Comment le zoo va-t-il apparaître, comment va-t-il être présenté à la ville ? Au pays ? Au monde ?

ANIMAL 2.– Attention : ce que nous avons dit sur les hommes doit rester entre nous. Utilisez uniquement le positif. Car il y a en a beaucoup.

ANIMAL 3.– Ce qu'il s'est passé avec Mihaela a été un incident regrettable. Mais nous, nous aimons cet endroit.

ANIMAL 2.– Quel sera votre message ?

ANIMAL 1.– Nous sommes un zoo modèle.

ANIMAL 2.– Moi, je veux vraiment savoir quel sera le message. Le message !

ANIMAL 3.– En général, tout le monde est calme ici.

ANIMAL 1.– En général, nous nous occupons de nos affaires.

ANIMAL 2.– En général, nous aimons les touristes.

ANIMAL 3.– En général, nous aimons les hommes.

ANIMAL 1.– En général, nous nous aimons les uns les autres ici, nous nous respectons, nous nous aidons.

ANIMAL 2.– En général, nous sommes solitaires entre nous. Nous sommes très solitaires.

ANIMAL 1.– Solidaires.

ANIMAL 3.– Tu ne cherches vraiment que le scandale, toi ? Hein ? Nom de Dieu.

ANIMAL 2.– Donc, en général, nous ne sommes pas solitaires, nous sommes très solitaires, nom de Dieu !

ANIMAL 3.– En général, nous allons très bien. Même merveilleusement bien. Ce que nous vous souhaitons aussi !

TOUS.– Ça, c'est enregistré ?